

Il y a quelque chose d'agaçant dans les vies trop bien remplies. Celle de Léon Werth fut des plus tumultueuses et passionnantes. Journaliste, libertaire, antimilitariste, soldat des tranchées puis encore journaliste, critique d'art, nageur, danseur, voyageur, écrivain, poète et observateur, et aussi dévoreur de vie, plus sans doute qu'il ne l'a jamais avoué... On aurait pu décliner ses activités dans un ordre différent car tout Werth est dans Werth et réciproquement.

Werth ! C'est d'abord une syllabe cinglante.

Ses amis, quand ils prononcent ce nom, font apparaître tout entier une silhouette et un verbe, une pensée toujours en action et un coup de gueule qui menace. Werth, c'est une interjection, une apostrophe qu'on redoute ou qui rassure, selon, bien sûr, le sens des paroles qui en découle.

Pourtant, Léon Werth, né en février 1878 et mort en décembre 1955, il y a tout juste cinquante ans, apparaît aujourd'hui comme un profil perdu, un peu noyé dans la cohorte talentueuse des écrivains de « second rayon ».

Resté en lisière des partis politiques, non par frilosité mais par souci d'indépendance et, surtout, conviction que toute idée ou toute morale doit se fonder sur l'expérience, Léon Werth, batailla entre les deux tentations auxquelles succombèrent nombre d'intellectuels à la charnière du XIX^e et du XX^e siècles. S'il n'est pas, en effet, cet « Intellectuel [...], monstre sans entrailles, cet anachorète de l'Idée pure [...], cette Abstraction faite homme » que fustige Édouard Berthen 1914¹, il se méfie tout autant des foules capables de céder aux vertiges, esthétiques ou politiques, et ne les épargne pas du métal de son écriture. Il est souvent aux confins d'un anti-intellectualisme² ou d'un anti-parlementarisme très *fin du siècle* et hérités de l'affaire Dreyfus, quand il vitupère les académies ou les théoriciens. Si, entre l'Idée pure et le Peuple mythique, il ne fera jamais un choix définitif, c'est qu'il empoigne l'une et l'autre, les opposant pour mieux les faire vivre dans la confrontation. Une continuelle décoction intellectuelle qui évitera sans doute à Léon Werth de tomber dans le ciment rigide des passions politiques et des démagogies.

« Monsieur Léon ». C'est Charles-Louis Philippe, son grand ami, décédé à l'âge de trente-cinq ans en 1909, qui l'avait affublé de ce surnom affectueux. Une plaisanterie qui

¹. Édouard Berthen, *Les Méfaits des intellectuels* (Paris, Marcel Rivière et Cie, 1914, p. 40).

². *Mil neuf Cent*, « Les anti-intellectualismes », n° 15, édité par la Société d'Études Soréliennes, 1997.

était « une manière d'antiphrase » selon Francis Jourdain, un autre ami, car, dit celui-ci, « Werth est alors très peu “Monsieur”, même pas très grande personne... ». « Monsieur Léon ». C'est aussi l'historien Lucien Febvre qui l'appelle ainsi. Même sobriquet donc, de la part d'un homme du XIX^e, fils de sabotier et écrivain populaire, et d'un autre du XX^e siècle, prestigieux historien de la sixième section de l'École pratique des Hautes Études et co-fondateur de l'École des Annales.

Évidemment, le Monsieur Léon en question à l'air d'un autre âge. Avec sa barbe noire taillée à la Rodin, sa redingote sombre, boutonnée haut, qui veut faire habillée sans faire bourgeois, et cette mine trop sérieuse qui évoque un facétieux collaborateur de *La Revue Blanche* tétanisé par l'objectif, Léon Werth semble poser pour un album de souvenirs de la Belle Époque. Quand le monde, en omnibus, tramway ou Panhard Levassor, se dirigeait lentement, au rythme de dix-huit images seconde, vers le grand cataclysme de 1914.

D'un autre âge vraiment ? Ses pages sur la Première Guerre, dans *Clavel soldat* et *Clavel chez les majors*, en 1920, sont parmi les plus lucides sur la peur et l'ennui, le dégoût du « bourrage de crâne » et des foules qui s'y plient. Dans les années suivantes, Werth sera encore confronté à la politique, aux tourmentes idéologiques et aux controverses intellectuelles. L'antimilitariste soldat sera aussi anticolonialiste, notamment dans son livre *Cochinchine*, pourfendant l'arrogance et la cruauté des sociétés civilisées à l'égard de celles qu'elles pillent et maintiennent sous le joug des armées et des colons. D'un autre âge vraiment ? Il écrira contre le nazisme et le stalinisme dans les journaux, alertera sur l'inexorable descente collective vers les abîmes et, pendant quatre ans, entre 1940 et 1944, tiendra un journal, qui deviendra *Déposition*, un des plus beaux livres sur les années de l'Occupation, celles qui virent tant de renoncements, d'ignominies et de courages. D'un autre âge vraiment ? À regarder tous les tableaux des peintres qu'il a connus et sur lesquels il a écrit, à sillonner les campagnes à bicyclette, bref, à lire tous ses livres et articles, on se dit que l'homme reste singulièrement notre contemporain. Une sorte « d'anti-moderne »³, sans doute, qui se refuse à accepter la modernité à tout prix, fût-elle parée des plus beaux atours culturels.

Méfions-nous pourtant du bonhomme. Il était acerbe, féroce, d'une sociabilité pour le moins épineuse, et se montrait peu enclin au partage des sourires de circonstance. Ses amis

³. Antoine Compagnon, *Les Antimodernes : de Joseph de Maistre à Roland Barthes* (coll. Bibliothèque des idées, Gallimard, 2005).

— que dire de ses ennemis ! — le disaient grincheux, intraitable, irascible, tout en reconnaissant qu'il était l'ami le plus exigeant, voire l'ennemi le plus fidèle. Ses amis ? Quelques noms : Léon-Paul Fargue, Valéry Larbaud, Antoine de Saint-Exupéry, Lucien Febvre, pour ne citer que les plus connus.

Werth, souvent oublié dans les grandes sommes universitaires, mériterait une belle thèse universitaire. Les pages qui suivent n'en ont ni l'envergure ni l'ambition. Nous tenterons ici, non pas de le suivre pas à pas, mais de l'accompagner dans ses livres et sa vie publique, même si, parfois, nous nous risquerons à l'observer dans d'autres moments plus personnels. À quoi rêvait-il en admirant les Bouddhas aux multiples têtes ou en glissant sur les arroyos indochinois ? Que faisait-il dans les rues de Berlin, d'Anvers ou de Sofia ? Tout ne nous regarde pas. « Tout y est vrai, il n'y a que l'essentiel qui y fasse défaut », constatait avec un peu d'ironie le professeur de *La Confusion des sentiments* de Stefan Zweig, en lisant le recueil offert par ses élèves, biographes de bonne volonté mais maladroits.

On connaît les pièges de la biographie : trop grande empathie, reconstitutions abusives, anachronismes, spéculations psychologiques, voire tentative de redonner à l'homme moderne des « frères d'inquiétude »⁴ dans lesquels celui-ci puisse retrouver ses propres croyances et interrogations. On a tenté ici d'éviter quelques écueils, sans chercher non plus à les contourner tous. Dans la recherche de Léon Werth, nous n'avons pas non plus voulu adopter la démarche du détrousseur de cadavre.

Fort heureusement Léon Werth ne lira pas ce livre. Son tempérament et son caractère l'eussent certainement conduit à pester contre certaines pages, à en réfuter certains développements et à se scandaliser de l'utilisation de sa correspondance personnelle, point sur lequel il s'est toujours montré d'une intransigeance féroce⁵.

On ne fera pas injure au lecteur de prétendre « biographier » Léon Werth. On ne fera ici que lancer une invitation à lire ou relire ses livres, à réfléchir à ses engagements et à méditer sur ses indignations ou sa force d'âme. À d'autres moments, il faudra aussi le laisser seul, parce qu'on ne saurait aller au-delà de ce qu'il n'aurait pas voulu nous confier. Mais Léon

⁴. André Maurois, *Aspects de la biographie* (Grasset, 1930, p. 51).

⁵. Dans un article paru après la mort de son ami Charles-Louis Philippe dans *Paris-Journal* du 8 juillet 1911, consacré à l'utilisation abusive des textes de Charles-Louis Philippe par André Gide, il laisse ainsi éclater sa colère et son agacement devant les procédés qui consistent, pour parler d'un écrivain, à utiliser des sources que celui-ci n'aurait pas jugé utiles de livrer. « Je ne crois pas, écrivait-il, que les papiers et les lettres d'un écrivain nous appartiennent. Ce qu'un écrivain veut qu'on sache de lui est dans ses livres, tels qu'il les publia. Je crois que pour le reste, notre curiosité est plus indiscrète que pieuse [...] Le respect des morts, c'est de ne rien faire, à quoi, de leur vivant, ils n'eussent pas consenti [...] ; c'est dans leurs ouvrages, j'allais dire dans leur ouvrage, qu'il faut aimer les grands écrivains. [...] C'est dans le livre qu'il faut chercher l'homme, si le livre et l'homme en sont dignes. »

Werth, que cela lui plaise ou non, est tombé, si l'on peut dire, dans le domaine public. C'est sa faute et non la nôtre.

Passe encore que son parcours soit de ceux qui semblent n'appartenir qu'à ces périodes chahutées de la première moitié du XX^e siècle. Mais que cette vie pleine d'action et d'engagement, d'élégance et de passions, soit en plus saluée par la poésie, que *Le Petit Prince* s'ouvre sur son nom puisque Saint-Exupéry le lui a dédié, c'est presque trop. À peine peut-on cerner l'homme qu'on le sait déjà au vaste pays des songes, suspendu dans les rêveries où naviguent les enfants de tous les siècles. Ces enfants, auxquels Werth ne cesse de rendre hommage, pour le génie instinctif qui est le leur et qui n'est pas encore capturé par l'esthétique et la morale des adultes. Werth, humant les heures du jour et survivant aux drames du siècle. Werth pédalant sur les routes de Provence, chasseur de songes et pourfendeur de mensonges, dans l'avion de Saint-Exupéry ou sur les routes de l'exode, dit les choses avec ses mots qui ne cherchent jamais l'assentiment commode, avec l'élégance d'un intellectuel qui ne chercha jamais à en être un.

Léon Werth eût pu être un flambeur, un homme pressé de vivre, s'abîmer dans l'ivresse de la vie, vivoter dans la passion chaque fois renouvelée et de plus en plus réchauffée. Mais ce séducteur qui n'affecte aucune coquetterie, préfère garder les yeux ouverts, dans cette attitude d'enfant triste qui a déjà vu des cadavres, d'hommes et de mots.

L'homme, amoureux des femmes ne les aimait pourtant pas toutes. Pas plus qu'il n'aimait tous les hommes. Nul humanisme béat, pas de commisération universelle, chez Werth, qui a sans doute traversé trop de drames pour croire encore à l'inéluctabilité de la bonté humaine. Mais nul cynisme non plus, nulle frénésie ni jouissance célinienne à se vautrer dans le malheur général, à se réjouir d'une débâcle. Le personnage, s'il décoche des traits meurtriers, sait saluer les joies simples et les âmes nobles, celles qui honorent l'état de vivant.

Werth pourrait être une sorte de spécialiste de l'instant réfléchi : celui d'une scène quotidienne dont il parvient à extraire le sens caché, celui d'une banalité ennoblie par le trait et le mot justes, bien qu'aucune exactitude ne puisse être évaluée de manière précise puisqu'il s'agit aussi de littérature.

Sa vie lui a probablement suggéré de se mettre au clair avec lui-même avant de parler des autres. Happé par la guerre en 1914, il fut bien forcé de rentrer dans son époque. Aucun délai ne lui étant accordé pour appréhender ou bâtir une philosophie de l'histoire, voire une éthique personnelle. Si on ne le voit pas beaucoup quand il est jeune, c'est aussi parce que l'on a du mal à le voir vieillir. Werth semble être tout un, rarement pris en défaut par l'âge. Il faut des leviers historiques pour le faire vaciller ou douter : la guerre de 1914-1918, le stalinisme, le colonialisme ou le régime de Vichy. Peut-on parler de processus de maturation comme on le fait pour beaucoup d'auteurs dont on parvient, parfois, à repérer l'évolution intellectuelle ? Rien n'est moins sûr. Werth semble être Werth dès le début. Il le restera jusqu'à la fin.